

Africains, Asiatiques , mais qui sont donc ces Malgaches ?

par Dominique Ranaivoson , Université de Metz

La lointaine Ile de Madagascar , située sur le route des Indes, fut explorée longtemps avant la colonisation française décidée en 1896 : dès 1642, une petite colonie dirigée par Etienne de Flacourt tentait de s'installer dans le Sud, à Fort-Dauphin. Si l'occupation de ce territoire fut un échec, les compte-rendus ethnologiques, scientifiques, géographiques des voyageurs, missionnaires ou marins entretenirent pendant plusieurs siècles la fascination et l'horreur pour cette île qui semblait abriter des populations dangereuses, diverses dans les races et les modes de vie. Une littérature abondante donnait déjà une image exotique de ceux qui semblaient être tour à tour unis et si dissemblables. En 1895, le royaume central de l'Imerina a conquis une grande partie de l'île au détriment des royaumes périphériques qui avaient dominé au 18^e siècle. Les Français ont trouvé chez les Sakalaves de l'Ouest, d'origine africaine, des appuis afin de vaincre les Merinas, d'origine malaise pour une part d'entre eux. Bien renseignés par les explorateurs, ils jouent des rivalités pour installer une colonisation en août 1896. La littérature coloniale tente alors une analyse de ce peuple original.

1 : Le témoignage des contemporains

1.1: La vision des militaires

Lyautey est appelé par Galliéni en 1897 alors que l'insurrection des Menalamba menace les Français. Les deux hommes viennent du Tonkin et les comparaisons entre les deux pays sont constantes. Le pragmatisme de Lyautey lui fait analyser et utiliser les divisions entre ethnies :

Pour le tuyau politique, ici pas de troubles : les Sakhalaves [sic], les Antankares [Antakarana] et les Antaimoures [Antaimoro] n'ont jamais accepté la suprématie des Hovas qui leur ont imposé des fonctionnaires oppressifs et concussionnaires. Ici, ils nous gobent, comptant que nous ne serons ni l'un ni l'autre ; ils sont doux mais fiers et suffisamment rossards, très arabes en un mot avec qualités et défauts : à nous d'avoir le doigté (Lettres, 520)

Chargé de réduire l'insurrection sakalave de l'Ouest, il exprime à grands traits les oppositions avec les Merinas, les premiers étant des « sauvages » et « pauvres grands enfants » (597) dont les hommes sont « assez beaux et fiers » mais les femmes « hideuses » « vrais monstres à effrayer les enfants », « loin des Hovas en redingote et en knikerbroker » (593).

Chargé de la conquête, c'est pour lui l'efficacité qui compte et non la prise en compte des particularismes : » Le lendemain, dès l'aube, l'amusant palabre, toujours le même, qu'il s'agisse de nègres d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique » (Lettres, 587)

Les civils cherchent davantage à comprendre les caractères spécifiques des différentes composantes de la population, non par intérêt pour eux mais pour mieux les dominer.

1.2: Les civils

Jean Carol, journaliste arrivé avec le premier Résident français Laroche rapporte en 1896 : Or, qu'étaient-ce que ces Houves chez qui l'allais ? Des hommes de couleur, m'avait-on

dit..., des émigrés de Malaisie..., famille polynésienne, comme les Maoris ou les Canaques (39)

Il se renseigne consciencieusement sur les différentes catégories sociales, et fait la liste des groupes, en terminant par les « Mozambiques, anciennes victimes de la traite », affranchis depuis 1877 mais toujours ravalés à un second rang. Il avance lui-même son interprétation : Toute société a ses préjugés. Les grands privilèges accordés aux Moçambiques [sic] n'ont jamais pu entamer la vive répulsion que la race malaise éprouve pour sa voisine noire. (54)

Pierre Mille, secrétaire à la Résidence de Tananarive en 1897 évoque l'exil de la reine Ranavalona III avec laquelle disparaît « Un monde bizarre et amusant [...] une civilisation aux tentatives un peu ridicules parfois, mais si touchante, si japonaise dans ses efforts pour être elle-même en assimilant l'européanisme ». [1]

Les uns et les autres cherchent à définir les Malgaches par comparaison avec des peuples voisins et mieux connus, par exemple les Créoles:

Dépourvu d'imagination, presque incapable d'inventer, il [le Hova] a un talent d'imitation unique [...] Il n'est pas rare qu'un Houve mène de front plusieurs métiers, même les plus divers. [...] S'il n'était pas paresseux, il ne serait pas Houve. Encore faut-il s'entendre sur le véritable caractère de cette paresse, faite de philosophie et d'espièglerie. Elle n'a rien de commun avec l'indolence créole, pour qui tout effort est une souffrance. (Carol, 82)

[1] Article « Ranavalona III et sa cour. Souvenirs », paru dans la Revue politique et littéraire, février 1897. Extrait cité par Yvan-Georges Paillard dans sa préface à Les incertitudes du colonialisme, Jean Carol à Madagascar, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 24.

Cet aveu d'étrangeté (Carol, 125) est le thème central de la littérature coloniale de Madagascar.

Paulhan, jeune enseignant à Madagascar entre 1908 et 1910 s'éprend des Merinas dont il étudie la langue et la littérature orale dans une tout autre perspective, celle de faire connaître cette poésie des hain-teny. Le philosophe et sociologue Lévy-Bruhl qualifie son travail « d'étude si nécessaire [...] d'habitudes mentales assez différentes des nôtres pour exiger une étude patiente et approfondie » (Cahiers Paulhan et Madagascar, 242). Max Jacob, qui lit son travail sur les proverbes, qualifie ces textes de « la plus antique tradition d'une race antique » (Cahiers, 244). Paulhan fustige les fonctionnaires de la colonie qui restent entre eux et plaquent leurs préjugés sur les Malgaches :

Les fonctionnaires passent leurs soirs à jouer au billard Nicolas ou au bridge, mais ils n'ont sur les Malgaches que des idées assez vagues qu'ils ont emportées de France, de leurs lectures (un ou deux livres de Pierre Loti –La petite Tonkinoise- d'ailleurs « toutes les colonies se ressemblent ») (Cahiers Paulhan, 39).

Charles Renel est envoyé au même moment pour organiser l'enseignement laïc. Il confie ses impressions à sa correspondance familiale avant de les insérer dans ses nombreux romans. A son arrivée, en 1907, il qualifie de « pittoresque » et « très curieux » le théâtre en plein air « hira gasy » (lettre du 17 février 1907). Rationaliste, il veut « étudier » le peuple malgache (les Français confondent à ce moment le terme merina et hova à cause du titre de Ranavalona III appelée la reine des Hovas) vivant sur cette « terre neuve et pittoresque » (lettre du 1er septembre 1908) et commence à le décrire en termes scientifiques pour immédiatement passer à l'interprétation généralisante sur les caractères :

Les Malgaches, je veux parler des Hovas des Hauts-Plateaux, de race malayo-polynésienne, les seuls que je connaisse jusqu'ici, sont un peuple extrêmement sympathique, très doux et très gai, heureux de vivre, curieux et imitateur, tout disposé à accepter les idées et les mœurs des Européens.

Il donne son interprétation de la hiérarchie des castes « depuis le nègre [...] jusqu'au noble plus blanc qu'un Japonais » (17 février 1907).

Les analyses sont reprises et exploitées littérairement dans de nombreux romans coloniaux qui, sous divers sujets, traitent en fait de la même question : qui sont les Malgaches, proposant naturellement des réponses issues des présupposés que des observations.

2 : Le traitement littéraire de cette identité multiple

2.1 : La mention des origines :

Toute la démarche coloniale est dominée par l'obsession du classement par races. La pluralité de celles-ci chez les Malgaches déconcerte et ravit, fournissant un thème repris dans à peu près toutes les œuvres coloniales. Les descriptions des personnages commencent toujours par la recherche de la ou les races présentes. Dans une scène d'exposition, Renel fait défiler des femmes malgaches des différentes ethnies, soulignant chaque fois les origines géographiques et raciales qui expliquent de façon naturelle leurs penchants. La première est « une Makoa, descendante des anciens esclaves amenés de Mozambique, elle est hideuse et sent la graisse rance » (41), suivant « une jeune Sainte-Marienne », mélancolique comme une « sauvagesse endeuillée » (42) puis « une Anjouanaise très noire », « une petite sakalave » et enfin d'autres Sakalaves « à figures naïvement bestiales » (43). La conclusion de cet étrange défilé n'est pas dans une relation quelconque avec ces femmes, mais dans la connaissance de nouvelles espèces : « quel riche thème pour d'ultérieures conversations dans les salons parisiens ! » se dit le personnage (43).

A l'inverse de ces types marqués, celui qui est entre les catégories, le métis ou l'inconnu, est très dévalorisé car impossible à classer. Renel dresse le portrait d'un Comorien de Majunga : C'était un de ces êtres sans race, métis de nègres, de malgaches et d'arabes depuis des générations [...] l'arsouille de l'Océan Indien, tel qu'on le rencontre à Djibouti, à Mombasa, à Zanzibar, à Dzaoudzi, à Majunga. (38)

Le métis franco-malgache est un « singulier indigène » à « la finesse de demi-sauvage » (83) d'autant qu'il provoque le Français en affirmant s'intéresser « à beaucoup de choses que vous ne voyez pas, vous autres vazaha » (89). A l'inverse, le noble (Andriana) est « de teint clair, à figure ronde et pommettes saillantes, les yeux un peu bridés, comme ceux d'un Japonais » (La fille de l'île rouge, 98). La femme merina est « métissée certainement de sang arabe, bien qu'elle se prétendît de pure race imérinienne » avec ses yeux « à la japonaise », elle est « étrange », « avait gardé de ses nobles ancêtres la démarche altière, l'expression hautaine et impassible » (La Fille, 52).

Il s'agit, à travers la musique par exemple, d'entendre « chanter l'âme des lointains ancêtres, des vieux Malais qui, dans les longues pirogues à balancier, sont venus des îles mystérieuses » (La fille, 59). Les connaissances ethnographiques mêlées de la hiérarchie des races communément adoptée alors sont insérées de manière souvent lourde dans la matière romanesque :

Je ne puis admettre qu'on appelle nos Malgaches des nègres ! Japonais, Mongols, soit ! Malais, mieux encore ! Mais des noirs, des Africains, non ! Sûrement leurs ancêtres sont venus de l'Orient, apportés à l'aube des âges dans quelques praos malaises [...] Un mélange de races, où dominent les Malayo-Polynésiens, voilà le peuple malgache (La fille, 62-63).

L'écrivain malgache Ary Michel, plus connu sous le nom de Robinary dresse le portrait d'une jeune merina en 1869 dans le roman *Sous le signe* de Razaizay (1957) :

Elle était parfois énigmatique, car elle résumait en sa personne les divers traits de sa race, qui était une race complexe : elle avait à ses heures la nonchalance d'une tahitienne ou la duplicité d'une malaise, sinon d'une sémite ; puis, tout d'un coup, elle mettait en évidence la caractéristique du type arabe par son regard plein d'assurance, son sourire étrange, ironique, que soulignait son teint mat et blanc. (36)

2.2: La recherche de modèles :

Les références culturelles que les auteurs semblent avoir besoin de convoquer en matière d'esthétique sont antiques :

Je dirai ce qu'il faut penser de ce bronze drapé de marbre blanc et ce qu'il y a sous le lamba aux petits plis chastement serrés contre la tunique de la Polymnie. (Carol, 88)

Les personnages de Renel ont la même attitude, avec les mêmes références quand ils comparent leurs femmes :

La mienne ressemble à une Tahitienne, Ralinoro dans son kimono a l'air d'une japonaise, et Razane serait presque une statue grecque, coulée en un bronze très clair. (La fille, 61)

Le corps d'un autre « luit comme la statue d'un gladiateur » (Le Décivilisé, 133).

Le Malgache Robinary emploie exactement les mêmes images-clichés que les auteurs coloniaux du début du siècle :

Des jeunes filles passaient et repassaient, de la fontaine au village et du village à la fontaine, une cruche sur la tête. Dans leur démarche lente, un peu négligée, à la façon orientale, elles ressemblaient à des Hindoues portant la panelle sur l'épaule. (121)

Plus que les démarches, la race rappelle les origines asiatiques dans un amalgame ethno-religieux :

Versée dans les traditions des aïeux, elle sentait revivre en elle le passé qui avait formé la race. Les sages bouddhistes qui, hors de l'Emyrne même, selon les autres, avaient siégé au pied des sycomores pour prêcher l'hindouisme, avaient fait place à des hommes moins sages, et leurs doctrines à des enseignements moins sûrs. (Robinary, 124)

Citant d'autres sources, il mentionne le « passé légendaire » du continent originel peuplé de géants où les ruffians sont autorisés à tuer ; le personnage est désigné comme portant un « lointain atavisme » (126).

Ce désir de désigner des filiations pour chacun est le signe encore une fois de cette volonté de classement qui ramène le connu à l'inconnu, le singulier à l'universel, l'atypique à des

types cloisonnés. Le positivisme encourage à recourir à la science pour juger les peuples et leur psychologie. Classifier, c'est dominer intellectuellement car à chaque catégorie correspondent des caractères et des comportements présumés qui évitent l'approche individuelle, patiente et ouverte. La synthèse étant impossible, les textes présentent, comme un personnage de Renel des « impressions exotiques, à la façon d'un collectionneur furetant chez les antiquaires » (La race inconnue, 37)

2.3. : Le mystère de la race inconnue

Paulhan relate sans commentaire des attitudes qu'il n'a pas su interpréter chez ceux qu'il côtoyait. Jean d'Esme situe son roman *Epaves australes* (1932) dans le Sud, chez les Antanosy (« Antanouches » dans le texte, p.37) qui sont qualifiés de « race bizarre » (37), « populations primitives » (40), de gens « puérils et simples » (150) « nonchalants et veuls » (190). Ils sont décrits par leurs comportements qui semblent réduits aux palabres et à la pêche, et rendus cette fois comme transparents, sans aucune histoire ni structure sociale complexe. Le mystère est dans la fascination que cette existence faite de « monotonie croupissante » et de « stagnation » (190) exerce sur un Français jadis homme d'action et qualifié par le titre d'épave.

Charles Renel construit *La race inconnue* (1910) en chapitres juxtaposés car la synthèse est impossible entre le chef sakalave capable de fomenter une insurrection armée puis de revenir à « l'existence chère à tout Sakalave, qui consiste à ne rien faire que manger, boire, se reposer et dormir » (La race inconnue, 192), les Antandroy « vrais sauvages[...] enfermés pêle-mêle avec leurs troupeaux dans des villages hérissés de cactus » (228), la petite Betsimisaraka « parfaitement heureuse, d'un bonheur animal » au bord de sa lagune (240), le « pacifique pays d'Imerina » (296). Il présente des types différents pris à dessein dans toutes les régions, ne traitant pas des relations entre elles mais toujours de chacune d'elle et du colonisateur.

Les Malgaches sont donc décrits et analysés à travers un prisme qui est celui du maintien de l'ordre, de la soumission, de l'action, de l'acceptation des valeurs occidentales. A l'issue de ces catalogages, reste la part du mystère, d'où un large champ lexical avec les termes « étrange », « mystérieux », « charme », « exotique » qui deviennent des accusations qui sont autant d'aveux :

Les proverbes [...] conviennent parfaitement à leur esprit de ruse et de dissimulation [...] Quelle chose mystérieuse que la puissance de la tradition ! [...] je ne sais que dire de ce peuple...-Sans doute il est difficile à connaître (La fille, 122)

Un personnage avoue encore :

Je cherche la race, dont vous parlez sans cesse, et je ne la trouve pas. Tous les types de l'Afrique et de l'Asie y semblent confondus. [...] Problème à jamais indéchiffrable que celui des origines malgaches (La fille, 61).

Le narrateur omniscient prête aux Malgaches les principes que le Français leur suppose selon ce qu'il a compris d'eux. La femme se dit donc qu'« il est mauvais de dévoiler aux hommes le fond de sa pensée » (La fille, 118), Renel les présente insouciants de la mort, à « l'esprit puéril et la mémoire courte » (La fille, 124), « un peuple heureux » qui ne s'encombre pas de

« nos tristes religions » (La fille, 124). Le personnage du Décivilisé avoue aussi l'irréductible altérité entre lui, solitaire, et les « hommes jeunes ou bronzés de l'Ile Australe, d'une autre race que la sienne, d'une mentalité si lointaine » (Le Décivilisé, 122)

Ces attitudes littéraires révèlent un certain nombre de choix qui politiques et philosophiques.

3 : Les attitudes révélées par la littérature coloniale

3.1 : L'atavisme de la race

Ce questionnement incessant est l'aveu de la difficulté à cerner et donc anticiper les réactions des Malgaches. L'écriture oscille entre la démonstration de la diversité, du fourmillement complexe et les généralisations sommaires : « les Malgaches, race douce et puérile » (La race inconnue, 71), les Malgaches, peuple heureux » (La fille, 104). La démarche de tous les personnages européens de ces romans n'est pas d'entrer en relation avec des personnes mais « d'étudier de plus près l'âme d'une race » par de « patientes investigations » (La fille, 25), en vue de rendre compte de ces études en France. Les Malgaches ne sont donc que des objets qui défilent, curieux et mystérieux, folkloriques, leurs teints de couleurs différentes constituent des énigmes à résoudre et des justifications à leurs attitudes.

La hiérarchie des races communément admise alors conduit les auteurs à systématiquement valoriser l'apport asiatique, en reprenant improprement le terme générique ici de « japonais » au détriment de la filiation africaine et bantou, violemment rabaissée. La composante arabe n'est pas exploitée, par défaut d'information sans doute. Aucune originalité n'est laissée à une identité issue de ces apports, qui ne sont ni datés ni quantifiés. Le métissage est encore un concept ignoré, comme l'adaptation à de nouvelles conditions de vie et à l'élaboration d'une culture hybride et neuve.

3.2: Les Malgaches privés d'histoire :

Les Malgaches sont privés d'histoire donc de complexité, leur temps est aboli puisque seule l'administration rompt son écoulement :

Ses années s'écoulaient, monotones et paisibles. Les rares événements marquants, c'était le passage d'un administrateur vazaha ou d'un gouverneur indigène [...], ou l'enlèvement d'un bœuf par un caïman, ou la mort de quelqu'un du village (La race inconnue, 5)

Le temps immobile (symbolisé par la paresse et la monotonie des activités) d'où viennent les tirer les Occidentaux est un tout vague où règnent « les idées traditionnelles des Ancêtres » qui ne sont pas situés dans la chronologie. Les occurrences qui pourraient faire surgir l'histoire créent seulement un décor archaïque : « l'ancien Rova » construit pas les ancêtres est « découronnée de sa palissade barbare hérissée de sagaies et vide de rois » (La fille, 60), le temps « des anciens rois » était celui des « coutumes anciennes » et des « traditions » (La race inconnue, 267-268), « l'antique musique » a disparu (La fille, 58) sans noms, ni dates ni circonstances. Ne reste pour qualifier cela que l'adjectif « barbare » utilisé à propos de tout ce qui vient de cette société traditionnelle. Quand le nom de la reine Rangita apparaît, c'est ridiculisé par l'adjectif « crépue » et qualifiée de « reine légendaire de l'aube des temps malgaches » (La fille, 99). Paradoxalement, cette simplification, fruit de l'ignorance des auteurs, ne réduit pas le mystère qui entoure les Malgaches mais les insère dans une altérité

radicale puisque l'Occidental est, lui, dans le temps linéaire qu'il croit normatif. Sous l'ironie et la condescendance, l'écriture des coloniaux est un aveu de ce fossé et donc de l'échec de la compréhension des Malgaches par la rationalité. Un autre temps existe, auquel le vazaha, même avec son pouvoir, n'a pas accès, des « secrets terribles transmis par les aïeux » (268) ne lui seront jamais communiqués. Le mépris et le pittoresque sont les seules attitudes possibles pour ces exotes.

3.3: Les Malgaches privés d'intériorité :

Les Malgaches sont cesse décrits de l'extérieur, par leur physique, leurs gestes, qui ne sont pas compris par les auteurs coloniaux comme le résultat d'évolutions, de décisions antérieures. Etres et situations sont comme désintégrés en éléments simples, privés d'une complexité qui s'appuierait sur d'autres logiques que la rationalité européenne. Georges Vally évoque la femme française de Malaria qui a un boy comorien :

Pour la première fois, certes, elle daignait voir dans cet être humain autre chose qu'une machine à servir. Elle découvrait son existence, pressentait son âme secrète » (108).

L'insistance sur la naïveté, l'archaïsme, la superstition, l'immobilisme montre les Malgaches comme des êtres suspendus, sans pensée, sans relations d'alliances, de concurrence, sans sentiments : les « cerveaux indigènes » sont hantés par « mille infimes et puérils soucis » (Epaves australes, 190). La complexité et l'analyse, les sentiments et les dilemmes sont réservés aux personnages Blancs. La narration s'adresse à un lectorat de la même couleur que lui. Nous touchons là à l'ignorance de ces observateurs qui ont une confiance absolue dans leur grille d'analyse et utilisent leurs observations comme un matériau romanesque coloré au sein duquel la position de l'Occidental est toujours mise en valeur. Sous couvert d'enquêtes ou de reportages, les éléments ajoutés à la fiction masquent une projection des présumés sur les autochtones qui n'est que le fruit de leurs convictions sur les races et les civilisations.

3.4: Le besoin de comparer les trajectoires :

Le fait que la société ne jouisse pas des avancées technologiques de la France rend les gens et la civilisation barbares, les personnes et la culture « antiques », les attitudes religieuses ridicules. L'idée de progrès est inscrite au coeur de ces démonstrations, elle affleure dans une conversation où les interlocuteurs évoquent le modèle japonais invoqué par les Malgaches (ce qui était vrai mais pas dans ces domaines. Le pasteur Ravelojaona avait suscité le mouvement des VVS en 1913 à la suite d'un article sur le Japon) :

Ils veulent comme eux doubler les étapes de la civilisation et rattraper les Européens leurs aînés. [...] Nous aussi, nous avons, pendant de longs siècles, suivi la coutume des ancêtres. Il nous a suffi d'une génération pour l'oublier.[..] Voyez, depuis cette époque, le chemin parcouru » (La fille, 125)

L'idéal colonial est toujours de changer l'autre afin qu'il ressemble à soi. La fatalité de la race surgit chaque fois comme un obstacle de la nature :

On ne changera pas, quoi qu'on fasse, en une ou deux générations la mentalité des

Malgaches. On aura beau diffuser largement l'instruction parmi eux, leur apprendre le français, les convertir nominalement au christianisme, ils resteront des malayo-polynésiens, avec toutes les vertus et les vices de leur race. (Le décivilisé, 166)

Inversement, la trajectoire de ceux qui s'assimilent aux autochtones, les personnages d'Epaves australes et du Décivilisé, le métis dans La race inconnue, est jugée dégradante ; elle est présentée comme une chute, un naufrage, une perte, la « déchéance » pour celui qui était « pionnier de la civilisation » (Le Décivilisé, 114) et qui « s'enlise peu à peu dans l'existence indigène » (115). Ce chemin est naturellement jugé en fonction d'une norme et de son imitation qui, au prix de ruptures souhaitables, apportera un Progrès matériel et social jugé émancipateur. Toutes ces valeurs sont exaltées par le système colonial européen et par ces auteurs au travers de l'image qui est donnée des Malgaches.

La littérature coloniale a touché du doigt un des points les plus délicats qui est celui de l'identité plurielle des Malgaches. Origines, tempéraments, passé politique, structure sociale les différencie les uns des autres, mais une île les abrite, un projet les soude par moments. L'uniformisation n'est pas souhaitée mais l'unité affleure en temps de crise. Les écrivains coloniaux ont dominé le pays, ses ressources, mais n'ont jamais réussi à dominer intellectuellement l'énigme de l'identité malgache. Ils font l'expérience humiliante de l'altérité : « nous ne suivons pas, eux et nous, la coutume des mêmes ancêtres » (La fille, 123). L'invocation des connaissances extérieures et scientifiques pour comprendre des individus proches se révèle partout un échec. C'est l'échec de la domination et de la rencontre et donc le triomphe du peuple malgache qui constituent la matière des écrits coloniaux.

Yaoundé, 15 décembre 2004

Bibliographie :

- Ary-Michel-Francis Robin, dit Robinary, Sous le signe de Razaizay, Tananarive, 1957.
- Jean d'Esme, Epaves australes, Paris, La nouvelle revue critique, 1932.
- Lyautey, Lettres du Tonkin et de Madagascar (1894-1899), Paris, Armand Colin, 1946.
- Yvan-Georges Paillard (présenté par), Les incertitudes du colonialisme, Jean Carol à Madagascar, Paris, L'Harmattan, 1990.
- Jacqueline Paulhan (présenté par), Jean Paulhan et Madagascar, Cahiers Jean Paulhan, Paris, Gallimard, 1982.
- Charles Renel, correspondance, inédite.
- Charles Renel, La race inconnue, Paris, Grasset, 1910.
- Charles Renel, La fille de l'île Rouge, Paris, Flammarion, 1924.
- Charles Renel, Le Décivilisé, Paris, Flammarion, 1923, ré-édition, La Réunion, Grand Océan, 1998.
- Georges Vally, Malaria, 1946, ré-édition, La Réunion, Grand Océan, 1994.

Source :

http://www.sielec.net/pages_site/DESTINATIONS/AFRIQUE/Ranaivoson_malgaches/Ranaivoson_malgaches_1.htm

http://www.ordiecole.com/mada2012/mais_qui_sont_ces_malgaches.rtf